

Marseille, le 19/04/2020

Je ne sais pas, voilà la vérité

« Il est déjà mort celui pour qui demain est un autre hier. »

Cette phrase trouvée à la fin d'une page du livre de Bernard Werber, « Demain les chats » (1) me percute de plein fouet.

Je vois nos politiques se débattre dans ce qu'il croit encore être les restes de la vie passée. Mais oh frères humains qui êtes déjà morts (2), réveillez-vous ! Il ne reste rien. Cette vie-là qui était la nôtre avant le Grand Confinement n'est plus et je suis de moins en moins certain qu'il faille souhaiter son retour.

Il n'y aura pas de retard à rattraper ou plutôt le retard qui nous assaille désormais est celui du changement, d'un changement nécessaire devenu obligatoire. Question de vie car je vous laisse vous attaquer à la mort...

Mon combat, s'il peut y en avoir un, est ailleurs. Il est là, devant moi et devant nous. Ce Nous si singulier qui s'habille de nouveaux atours et contours plutôt virtuels où nous pouvons produire chacun de notre côté ce Nouveau Monde.

Produire un Nouveau Monde, non pas à partir de ce que nous savons mais à partir de ce que nous ignorons encore. Après le monde du Savoir, voici le temps de l'Ignorance, du doute, de la recherche.

Ce que nous ne savons pas encore peut nous protéger parce que ceux qui savent m'apparaissent encore plus dangereux que ceux qui attendent.

Ils sont nombreux les candidats à la mort avec la vie des autres. Ceux qui piaffent en espérant retrouver au plus vite ce qu'ils ont perdu. La pandémie a détruit nos vies mais elle a détruit aussi ce que vous aviez imaginé vous appartenir. Tout est par terre. Vous regardez les ruines et vous voulez rebâtir. Et bien moi je regarde ces pierres éparses dont le sens me semble si vaniteux, si dérisoire, si pitoyable et si humain, je les regarde et je me demande bien ce qui peut pousser à côté, dessous et au travers. S'il faudra les mettre en tas pour faire de la place. Rebâtir appartient à hier. Acceptons l'idée qu'il y a peut-être mieux à faire. Nous avons peur que l'apocalypse soit arrivée et pourtant après la destruction du monde n'existe-t-il pas une cité d'or ?

Ma pensée est encore confuse, je l'admets bien volontiers. Suis-je celui qui souhaite la fin du monde ou celui qui sait que c'est déjà arrivé ? Je ne sais pas, voilà la vérité.

1. Bernard Werber « Demain les chats », éditions libradiffusion
2. Albert Cohen « Oh vous, frères humains », Gallimard.

Marseille 17/04/2020

La place des confinés

A la faveur du confinement qui nous oblige à arrêter le mouvement, nous cessons de fait d'occuper l'espace. Nous arrêtons de courir d'un point à un autre comme des fourmis bien sages.

Nous avons occupé l'espace, nous avons rempli ce que nous pensions vide, écrasant au passage tout ce qui n'est pas nous et notamment les autres espèces minérales, végétales et animales.

Nous avons pillé la planète sans vergogne, sans conscience. Nous avons créé notre propre bruit.

Nous avons été la fanfare assourdissante du monde.

Fin de partie. Premier round. Nous sommes à terre, atterrés, nous nous terrons.

Apeurés, nous ne réalisons pas encore la place que nous avons prise, que nous nous sommes octroyée sur cette planète. Nous avons cru que le gâteau était infini. Et qu'il nous revenait de droit. Mais de quel droit ? En tous cas pas celui du divin, pas celui de ce pape enfermé seul dans la basilique saint Pierre vide de toute vie. Et qui parle aux pierres froides comme le marbre funéraire !

Combien de vanité dans tous ces espaces que nous avons spécialisés, découpés à l'infini et qui réclament toujours plus d'argent, toujours plus de déplacement, toujours plus de pollution. Nous avons un endroit pour dormir et parfois plusieurs si nous avions une résidence secondaire, un autre pour manger, un et même plusieurs pour travailler, un autre pour faire nos courses, un ou plusieurs pour faire du sport, un pour aller ailleurs lorsque nous voyageons. Nous nous sommes étalés à l'infini comme si nous pouvions être partout à la fois.

Mais enfin tous ces m² dans lesquels nous n'étions pas, à quoi, à qui servent ils ? Est-ce que c'est moral de prendre autant de place ? Ne devons nous pas réfléchir à cette place et devenir plus petits, plus discrets, plus respectueux de ce qui n'est pas nous ?

Nos cathédrales, qu'elles soient confessionnelles, professionnelles ou autres, m'apparaissent aujourd'hui anachroniques, désuètes, inutiles. Nous n'avons plus besoin de toutes ces distances que nous avons créées pour nous manquer.

Nous avons quitté la place. La place du village des hommes. Cette agora où l'on se croise et où l'on peut se voir et se toucher. Nous sommes punis. Le contact nous est pour le moment interdit pour que nous puissions retrouver à quel point il est précieux, à quel point il est indispensable. Le seul fil qui nous reste est celui du téléphone et d'internet, dernier vestige de ce monde qui meurt et qui éteint la lumière de la vanité.

Nous sommes condamnés aujourd'hui à redéfinir notre essentiel. Et dans cet instant mon habitat, mon refuge est celui de mon cœur où l'amour est plus fort que tout. Mon essentiel réside dans cet espoir que nous allons bientôt cesser de nous manquer.

Marseille le 12/04/2020

Confiné avant l'heure

Depuis quand suis-je confiné ? Très tôt j'ai compris que le monde extérieur n'était pas toujours bienveillant. Très tôt j'ai compris que la main-caresse se transforme en fée carabosse et que cela fait mal. J'ai donc appris patiemment à ne plus croire aux belles promesses, aux sourires et aux soins.

Ce manque de certitude m'habite encore même si j'aime profondément mes semblables, mes différents, ceux qui ne sont pas comme moi.

Car l'autre est une énigme à révéler, un puzzle à qui il manque toujours une pièce pour le finir. Paradoxe, j'ai l'amour des autres et je m'en protège car il coûte cher et parfois parce qu'il peut coûter la vie.

C'est une drôle de maladie que cet amour des autres dont j'ai appris à me défendre pour ne plus me détruire.

Je retrouve donc à la faveur de cette pandémie un vieux compagnon de route. Je connais son odeur et ses gestes, ses silences et son écoute discrète.

Il est invisible, peu le connaissent à part moi. Il vit au fond d'une caverne à peine éclairée par une veine de lumière. Il est assis, immobile, il attend. Il attend depuis toujours. Il recueille quelques gouttes des cœurs qui pleurent au dessus de la grotte. Et grâce à cette petite eau il cultive des violettes dont le parfum s'évanouit dès qu'il est reconnu.

Mon vieux confi ! Voici ton heure, voici ta gloire ! Toi qui n'as cessé de dire que la prudence était notre dieu, te voilà enfin entendu au-delà de tes espérances. Voilà que le monde entier se saisit de tes peurs et élève des barrières pour tenter de se garder en vie.

Mon vieux confi, tu as enfin raison et c'est toi qui pleure. Car je sais que tu ne veux enfermer personne. Tu aurais voulu une autre fête et une autre musique que celle du retrait imposé. Mais voilà, pas de demi-mesure quand on débouche l'oreille sourde du Monde qui ne voulait pas savoir !

Mon vieux confi, tu attends encore le jour où tu pourras à nouveau serrer dans tes bras ces drôles de paroissiens qui sont surs de ne pas avoir besoin des autres pour exister....

Mon vieux confi, ta parole s'anime doucement et dessine un deux-mains.

Christophe AUTRET